

Serge Poliakoff

Composition (1954)



Dessiné par Odette Baillais
d'après une œuvre de Poliakoff

Imprimé en héliogravure

Format horizontal 48 x 36,85

25 timbres à la feuille

Vente anticipée le 22 octobre 1988
à Lille (Nord)

Vente générale le 24 octobre 1988

*"Le tableau doit toujours être problématique...
Il faut que la lumière soit dedans."
Serge Poliakoff*

Poliakoff, l'homme d'un seul tableau, cent fois recommencé.

Poliakoff, incarnation de l'abstraction.
Poliakoff ou l'immobilité et le silence...

Les légendes ont crû, drues, autour de l'artiste né en 1900 (et non en 1906) sur les rives de la Moskova, au sein de la haute société, et qui, jusqu'en 1952, a dû pour vivre faire chanter son violon dans les orchestres de balalaïkas des cabarets russes de Paris.

Poliakoff a certes accompli un long chemin jusqu'à sa "conversion" à l'abstraction, située en 1938 alors qu'il vient de rencontrer Kandinsky, Freundlich et le couple Delaunay. En marge d'une formation assez conventionnelle entre Paris et Londres, il se reconnaît lui-même pour maîtres les Primitifs italiens tels Cimabue, Giotto, Simone Martini, les peintres de l'Ecole flamande, Seurat, Gauguin, Klee, Juan Gris. A Londres il a découvert... la peinture égyptienne sur les sarcophages du British Museum tandis que, depuis son

enfance, il cultive en lui-même la magie des icônes. Non-figuratif, il l'est : son œuvre, depuis 1938, est toute de refus ou de non-représentation du réel. Mais à l'abstraction - un terme générique sous lequel on recense Nicolas de Staël, Manessier, Bazaine, Hartung - il oppose les rythmes libres de formes plus souples dont le retentissement est accru par les effets de valeur ou par la richesse même de la matière. Au sein de son œuvre, marquée du sceau d'une profonde unité, se dessinent trois étapes. La première de 1938 à 1946, s'individualise par un chromatisme éclatant, par la complexité des entrelacs, par un graphisme insistant. Après une "ascèse enrichissante", vouée à la mono et à la bichromie, il renoue, dès 1954, avec la couleur.

La *Composition* que représente le timbre, datée de 1954, souligne combien le peintre désorganise l'agencement plastique traditionnel : décentrage, refus de la troisième dimension, imbrication d'aplats tout à la fois suggestifs et énigmatiques.

L'espace qu'ils définissent semble tour à tour ouvert ou fermé à la manière d'une vivante pulsation. La mise en évidence du rouge incandescent et du noir profond contraste somptueusement avec des jeux de terre, d'ocre, de blanc, travaillés en couches superposées qui font jouer transparences, glacis, alternance du mat et du brillant. Par là il réactualise les techniques picturales égyptiennes en même temps qu'il renoue avec son vieil héritage byzantin par son appel au sentiment propre de la matière.

S'il est du lyrisme chez Poliakoff - qui demeure un des plus grands coloristes de l'après-guerre - il réside dans les subtils accords de tons. Derrière une apparence statique, sa peinture est parcourue de courants souterrains d'une violence contenue. La résonance des couleurs ébranle les masses compactes des aplats, en référence à un temps intérieur.